



Ceuta, douce prison

Réalisation : Jonathan Millet,

Loïc H. Rechi

Film documentaire

Distribution : Zaradoc

Durée : 90'

Projections en février 2013 dans le cadre du Festival international du film de droits de l'Homme

Pour les défenseurs des droits de l'Homme, Ceuta évoque tout d'abord le drame de 2005, lorsque cinq Africains avaient été tués et des centaines blessés, après avoir tenté de pénétrer dans l'enclave espagnole de Ceuta. Fuyant la pauvreté, la guerre et les conflits politiques, ils n'avaient rencontré d'autres réponses que la violence et la répression des forces de sécurité, qui avaient fait usage d'armes à feu contre ces migrants «armés d'échelles». Des échelles pour franchir les murs de barbelés (six mètres de haut, s'étalant sur plusieurs kilomètres) les séparant de ce morceau d'Europe.

Ceuta est donc cette petite ville autonome espagnole située sur le continent africain, au nord du Maroc, d'où l'on peut voir le rocher de Gibraltar et les côtes de l'Espagne. Pour Iqbal l'Indien, Hakim le Nigérian, et Simon et Marius les deux Tchadiens, qui ont tout quitté pour tenter leur chance en Europe, c'est déjà une victoire d'être arrivés jusque-là. Mais cette victoire est bien amère car, hébergés dans un centre de rétention, ils n'ont aucune idée du temps qu'ils devront y passer, ni s'ils seront expulsés vers leurs pays d'origine ou autorisés à partir sur le continent. Tous ont vécu des épreuves violentes, seuls, ou aux mains de passeurs, et leur voyage a duré

parfois plusieurs années. S'ils sont libres de quitter le centre dans la journée (pour errer dans cette grande prison qu'est, pour eux, Ceuta), ils sont livrés à l'oisiveté. Ils remplissent leurs journées de petits boulots (aider les automobilistes à se garer, laver des voitures, pousser les caddies des clients de supermarchés...), de repas communs qu'ils organisent dans les forêts alentour, qui sont l'occasion de refaire ensemble le récit de leur itinéraire, de parler de leurs espoirs et de leurs envies. C'est aussi l'occasion de boire des bières ou un mélange de vin et de Coca. Tous sont nostalgiques et inquiets pour leurs familles, tous ou presque sont soumis au supplice permanent de l'Europe à portée de vue, et au risque permanent d'une expulsion, tous sont sujets à la dépression.

Ce film est l'histoire d'un mur physique et administratif bâti par l'Union européenne, financé par ses citoyens, sans que ces derniers n'en aient même conscience.

Maryse Artiguelong,
membre du Comité
central de la LDH

Les Roses noires

Réalisation : Hélène Milano

Film documentaire, 2012

Production : Comic Strip

Production, France-Télévision

Durée : 74'

Sujet : les filles des banlieues. On croit tout savoir, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. On peut craindre aussi que ne donner la parole qu'aux personnes concernées relève du politiquement correct. Eh bien non.

Hélène Milano nous promène des cités de Marseille à celles du 93. Elle fait parler un chœur de filles entre 13 et 18 ans, qui, toutes, se débattent dans les mêmes contradictions. Parmi lesquelles émergent des personnages formidables, comme Sarah la boxeuse, qui joue aussi *Les Trois Mousquetaires*, en costume, ou la petite Kahina, boule

de malice et passionnée de danse, qui a l'air d'un garçon, cachée sous son capuchon noir.

Ce dont elles parlent principalement, c'est du langage : la langue maternelle qu'on oublie peu à peu pour celle du quartier, mélange d'arabe, de comorien ou de verlan ; à la fois facteur de reconnaissance mutuelle, de solidarité joyeuse et d'exclusion, dès que l'on sort de la cité ou que l'on cherche du travail. Là viennent la peur de ne pas comprendre le français «soutenu», et l'humiliation : «*A Paris, on vaut rien.*» Certaines s'accrochent grâce à un professeur qui ouvre des livres et des portes ; d'autres estiment que pour finir vigile à Carrefour, faire des études est inutile. Ces filles revendiquent la cité comme un lieu vivant et heureux, c'est là qu'elles se sentent chez elles. En même temps, elles reprochent à la France de les rejeter.

Le plus intéressant est la question de la sexualité. La «rose» est la fleur de la femme, «noire» parce qu'elle doit se cacher. Ces filles racontent leur passage obligé, au moment de la puberté, par une phase de garçon manqué. Elles s'habillent comme des garçons pour cacher leurs formes, parlent avec la grossièreté des garçons, crachent par terre, se battent. Elles confortent les stéréotypes : les garçons sont dehors, ils aiment la violence et les motos, les filles doivent rester vierges. En même temps elles revendiquent la liberté de leurs frères, et l'égalité. Vient alors la phase suivante, celle où elles retrouvent leur féminité, leur beauté, à travers les vêtements, le maquillage et la danse.

On ne saurait mieux mettre en œuvre la phrase fameuse de Simone de Beauvoir : «*On ne naît pas femme, on le devient.*» Et c'est en costume de garçon que Kahina danse et dit retrouver sa féminité. Elle est ainsi, sous nos yeux, la fabrique très compliquée du genre.

Maryse Artiguelong

